

Interview de Jean-Patrick Costa – Shuar Jivaro – Lettre n°1

Ancien chef de mission humanitaire en Amazonie pour Pharmaciens Sans Frontières et pour la Communauté Européenne, désormais consultant santé et environnement pour des ONG françaises et sud-américaines, Jean-Patrick Costa a été initié par les populations autochtones aux pharmacopées locales et a pu travailler quotidiennement avec de nombreux chamans. Auteur de nombreux ouvrages sur les indiens d'Amazonie et le chamanisme, ainsi que d'un roman (La chamane du 5^e âge – Ed. Alphée 2007), il porte actuellement un projet de bateau-école pour la préservation de la biodiversité au Pérou, pour l'association Arutam, qu'il préside et qui soutient les indiens Jivaros d'Amazonie.
Plus d'informations : <http://arutam.free.fr>

Nature Humaine : Que signifie agir pour les indiens d'équateur ?

Tout d'abord, il est important d'emblée de rappeler que le contexte traditionnel de vie des Indiens d'Amazonie est devenu rare, puisqu'il ne concerne plus que 10 % de la société indienne, les autres vivant désormais entre deux mondes, dans un espace transculturel, confronté au monde des blancs, à la nécessité de se projeter dans l'avenir pour acheter une casserole qui dure bien plus longtemps qu'une poterie, à la possibilité de bouger plus et plus loin. Beaucoup se sont sédentarisés et exploitent la forêt, ce qui, dans leur culture, est inimaginable.

Il y a 15 ans, des indiens m'ont demandé d'amener des graines pour faire pousser l'arbre qui produit des avions !! Le saut culturel est très difficile, et il ne peut se faire malheureusement qu'en perdant une partie de leur propre culture, leurs références et conception du monde. L'histoire de la conquête nous enseigne que les indiens sont a priori ouverts aux rencontres avec les cultures qui viennent à eux. Leur lutte ne prend corps que lorsqu'ils découvrent la ségrégation, le racisme, ou lorsque leurs territoires sont envahis.

Ensuite, c'est important de bien distinguer selon les peuples : les peuples vivant en altitude ou au-delà des tropiques ont des périodes de disette et doivent donc stocker, ce qui exige de se projeter dans le futur. Alors que les peuples amazoniens vivent dans un environnement qui permet d'avoir à manger toute l'année. Ils vivent donc plutôt l'instant présent.

Pour ces derniers, agir découle de l'être : être membre d'une communauté, être vivant. L'action n'est pas différente du fait d'être. On est membre d'un groupe et l'action va découler de ce statut. La structure sociale fait que les actions sont conditionnées, limitées, puisqu'on ne peut jamais se considérer comme un être seul, affranchi de la société. Aussi, tout ce qui est imaginé l'est à partir de la matrice culturelle. La société définit des normes et structures qui poussent un indien à n'entrevoir la vie qu'à travers ce modèle. Il y a donc des contraintes fortes issues de la société. Centré sur leur lieu de vie, ils sont par exemple peu curieux du monde extérieur. Ainsi, bien que vivant le long d'un fleuve, ils vont rarement plus loin que 50 km en pirogue. Ils se considèrent d'ailleurs souvent comme les seuls véritables Hommes sur terre comparés aux autres, qui sont des esprits, des fantômes, ce qui fait qu'ils n'ont pas à défendre leur territoire ! D'ailleurs, le nom qu'ils se sont donné, Shuar, signifie "les Hommes", "les gens", comme s'ils étaient les seuls.

La manière d'être et de vivre conditionne fortement la manière d'agir. Par exemple, ces indiens ne peuvent pas s'imaginer certaines choses. Concernant leur lieu de vie, ils ont dans la tête une carte de leur territoire en "heures de marche", en "richesse de gibier". Celui qui prend

l'avion va découvrir les fleuves, le relief et sera profondément surpris de découvrir visuellement une carte différente de celle qu'il a construit intérieurement. Ceci est valable pour chacun, qui ne peut vivre son territoire qu'à travers sa perception quotidienne et culturelle.

Leur langue conditionne également l'action : beaucoup d'ethnies n'ont ni passé ni présent. Vous entendrez dire "hier, je fais cela". Il n'y a pas de projection, par de retour en arrière. Les Shuar répètent aussi beaucoup les phrases entre eux, car leur langue est incomplète et trop différente d'un village à l'autre pour qu'ils se comprennent. La communication vers l'autre est donc différente des occidentaux.

Nature Humaine : Comment s'organise l'action ?

La structure sociale dominante chez les Shuar est la famille. Ce n'est pas le clan, contrairement aux indiens Yanomamis par exemple qui vivent à plusieurs familles en vis à vis dans de grandes cases communautaires tournant le dos à la forêt environnante. La maisonnée Shuar, quant à elle, s'organise autour d'un homme, souvent polygame, avec les frères et sœurs non mariés, les enfants, les parents, ce qui peut réunir jusqu'à 60 personnes autour d'un homme.

Il existe un point commun chez tous les indiens : le Je, le Moi existent fortement – c'est-à-dire que l'on ne peut agir que si on sait exactement qui on est, que l'on sait qu'elle est sa place dans la structure sociale : un homme, d'âge mûr, avec des enfants à protéger, un vieux qui a du savoir à transmettre avant de mourir, une jeune femme, etc. On ne peut pas se croire plus jeune qu'on est, se donner un autre rôle, s'inventer un prestige. On ne se compare pas. Car l'orgueil met en danger la communauté qui peut alors se déséquilibrer, se déstructurer, et menacer la survie de tout le monde. Un être humain est décrit chez ces indiens comme une étincelle de vie sur laquelle s'agglomère toutes les qualités et défauts de la vie. Le principe est de faire le moins de fautes possible pour vivre le mieux et le plus longtemps possible dans le respect du groupe social.

La construction sociale oblige donc à une vie communautaire et solidaire. Et cette vie collective conditionne l'action.

Ainsi, pour construire une maison, cela va se faire grâce à l'aide de plusieurs familles en 1 ou 2 mois seulement ! La famille va donc aller chercher des alliances et de l'aide hors de son propre cercle. A cette occasion, des tractations se font, et va se créer une Minga, c'est-à-dire un travail communautaire entre 5 à 6 familles, ce qui permet de réunir une centaine de personnes. Tout le monde vient travailler, et trouve à manger et à se loger. Ces peuples vivent dans l'abondance de nourriture, afin de se prémunir contre la pénurie, mais aussi pour pouvoir faire des travaux communautaires à l'occasion desquels il faut nourrir 5 fois plus que les besoins de la famille.

L'organisation du chantier est complètement anarchique. Chacun travaille à son rythme : certains travaillent plus, d'autres moins ou plus lentement. Aucune réflexion n'est faite. Le plan, définit au départ en fonction des besoins, évolue avec les travailleurs, et le futur résident n'intervient pas sur leurs choix. Aucun délai de réalisation n'est fixé. Cette liberté dans l'organisation du travail peut surprendre, mais dans la réalité, on ne peut que constater une véritable souplesse et fluidité dans l'organisation et la construction. Par ailleurs, le chantier est très joyeux, les blagues fusent en permanence, la bonne humeur est toujours présente. Ceux

qui s'ennuient s'en vont. L'action collective est donc un moment de plaisir, de rencontres, d'amitiés, et aussi de mariages entre familles souvent assez éloignées géographiquement (un indien traditionnel ne voit souvent que 200 personnes au maximum dans sa vie). Les conflits peuvent émerger bien sûr. Les indiens choisissent alors de « mettre de la distance » entre eux, car ils savent qu'un conflit ouvert mènerait inévitablement à la mort de l'un d'entre eux.

En Occident, nous ne savons pas faire autrement qu'avec un dirigeant pour organiser le travail et celui qui ne fait rien est considéré comme un profiteur de la société.

Nature Humaine : Y-a-t'il des différences de rôles dans l'action entre les hommes et les femmes?

Il existe une différence de statut et de séparation des rôles : la femme, sur la base des fondamentaux de la nature, est considérée comme ayant une puissance énorme due à sa fertilité, puisqu'elle assure la pérennité de la société humaine. Elle est donc magique, tournée vers l'intérieur de la cellule familiale, la cuisine, et la gardienne du feu central. L'homme, tourné vers l'extérieur, est un chasseur, un guerrier, et il va là où il y a le plus de risque. Il défend donc la cellule familiale au-delà du cercle du feu. Leurs mondes ne se pénètrent pas, même s'il existe quelques passerelles au moment du repas, des fêtes, où la femme rencontre les autres hommes. Mais il n'existe pas d'infériorité de la femme. Rappelons-le, dans cette société, on ne se compare pas. Chacun son rôle. Il n'y a pas mieux ou moins bien. Il n'y a pas de supériorité. On laisse s'exprimer la nature physique de l'homme et de la femme. Un homme a souvent plusieurs femmes, donc elles peuvent sans complexe peser sur les décisions de famille !

La construction est le travail des hommes, pendant que les femmes abreuvent et nourrissent les travailleurs et participent à de menus travaux, comme le tressage des toitures par exemple. On se rejoint donc lorsqu'il y a un besoin. Les fêtes permettent les mariages et le tissage des liens, pas faciles dans le quotidien car les familles sont centrées sur elle-mêmes.

Nature Humaine : L'action est-elle toujours collective ? L'action individuelle, pour soi-même, a-t-elle un sens ?

L'action individuelle n'existe pas. Le Je est fort, mais l'action pour soi ne rime à rien, puisque chacun est un élément d'une société, au service de la continuité de la famille. L'action est donc tournée vers la cellule familiale. L'objet de l'action est lié à l'utilité que cela apporte à la communauté. Faire quelque chose pour soi, pour sa propre fierté et reconnaissance, est impossible. Au point qu'un bon chamane qui soigne efficacement peut être vu comme mauvais par les voisins, car se faisant il détourne le positif vers sa communauté et donc renvoie le négatif aux voisins. L'excellence personnelle est suspecte, et entraîne la rébellion des autres. Cette vision est très prégnante, même chez les indiens acculturés.

L'autre raison de la prégnance du collectif dans l'action est que pour agir il faut savoir : l'indien qui n'a pas l'écrit est obligé de se référer à l'expérience de la communauté, ainsi qu'aux circonstances qui se présentent à lui tout au long de sa vie. En Occident, nous accumulons des connaissances, eux ont des savoir-faire, car l'expérience personnelle est valorisée. Il est par exemple frappant de voir combien les grands discours ont peu de prise sur les indiens, il leur faut vivre l'expérience par eux-mêmes pour assimiler. Ainsi, la société indienne recommence à chaque génération les mêmes opérations, la même découverte de la praxis. Cela se voit bien au niveau de l'enseignement chamanique où l'apprenti est guidé pour

expérimenter par lui-même le monde des esprits : c'est la plante qui va enseigner et non pas le chaman. Aucun maître ne donne son savoir, il transmet à l'apprenti la manière de parvenir à la source de l'information, considérée comme présente dans la nature.

Nature Humaine : En occident, nous agissons pour la nature, l'environnement, l'écologie. Cela a-t-il un sens pour les indiens ?

Cela n'a aucun sens, parce que la nature n'est pas quelque chose extérieure à soi. Nature et culture ne sont pas séparées et il n'existe pas de lutte entre elles. Bien sûr, les indiens ont peur de la nature, de la morsure de serpent, de l'attaque d'un animal. Il est un individu isolé qui doit connaître les plantes, s'il veut survivre. Mais la nature et le serpent ne sont pas des ennemis : chaque élément de la nature est considéré comme un ancêtre ayant un savoir qui peut être enseigné à l'Homme. Les mythes, les enseignements disent que la nature est essentielle, et que la blesser équivaut à se blesser soi-même. Pour eux, tous les animaux et les plantes ont été, des Hommes. Ainsi, le coléoptère aurait, en tant qu'Homme, fait d'importantes erreurs, et aurait été écrasé par un rocher, parce que toute transgression des tabous doit être payée. Il en a gardé la forme...

Mais que sont ces "Hommes" ? En fait, cela veut dire que l'animal était un être de conscience qui pouvait avoir un raisonnement, et il a été condamné à moins de conscience. L'Homme, parce qu'il a plus de conscience, est le gardien de ces formes vivantes, nées du même moule.

Tout acte transforme la nature. La relation étant quotidienne, il y a comme de la prudence à ne pas trop en modifier l'équilibre du « Grand Tout ». D'où la nécessité de rituels qui au-delà de la forme, tentent d'approcher le fond, c'est à dire le savoir.

Transformer la nature en profondeur, comme par exemple couper la forêt, est inconcevable, sauf pour les indiens acculturés qui vendent désormais leur bois et ont acquis une conception gestionnaire de la forêt, ce qui les oblige à apprendre à se projeter dans le futur (il va falloir replanter les arbres, etc).

L'Occident a retenu la définition grecque de la nature, qui correspond à tout ce qui n'est pas l'Homme et ce qu'il produit, alors que l'Homme EST la nature. Les indiens ne s'estiment pas "dépendants" de la nature, ils sont partie de la nature, ils sont la nature, donc comment être dépendant de soi-même ? Ils savent qu'ils ne peuvent pas vivre sans. Parler de dépendance, c'est déjà séparer les choses, créer l'altérité. Sans elle, ils ne sont rien.

L'anthropologue français Philippe Descola l'a bien décrit : on ne peut voir les indiens autrement qu'à travers notre propre conditionnement. Notre vision a beaucoup évolué avec le temps : aujourd'hui nous les valorisons et mettons en avant leur sensibilité à la nature et au monde. Hier encore, ils n'étaient même pas des Hommes ! Autant dire qu'il est bien difficile de voir le monde comme un Indien...